

les enfants sont bien élevés : depuis dix ans jusqu'à quinze, l'éducation faiblit, et les enfants commencent à être gâtés, souvent même par leurs pères et mères ; enfin depuis quinze ans jusqu'à vingt, les jeunes gens, maîtres de leurs actions, achèvent eux-mêmes de se corrompre."

"Les parents, pour l'ordinaire, plus occupés de l'extérieur que du fond de l'éducation de leurs enfants, ne s'attachent qu'à leur apprendre les manières de l'usage du monde où ils ont grand soin de les produire. C'est là qu'ils entendent tout ce qui peut exciter leur curiosité, développer les germes de leurs passions, les familiariser avec le vice. Ces principes de corruption reçoivent une nouvelle force des Spectacles publics où les pères et les mères ont l'imprudence de conduire leurs enfants de l'un et de l'autre sexe. Or, quelles atteintes mortelles ne doivent pas donner à leur innocence le nombre infini de maximes empestées qui se débitent dans les Tragédies, dans les Opéras, et les expressions, les images silencieuses que présentent les Comédies ? Ils ne les effacent jamais de leur mémoire... Ils y voient des grands, des vieillards, des personnes élevées en dignité, ou réputées vertueuses, y applaudir. Ils s'imaginent que tout ce qu'on leur expose est à retenir. Ils agissent en conséquence, lorsqu'ils jouissent de leur liberté ; et les voilà corrompus dans le cœur et dans l'esprit pour le reste de leur vie."

"Mais, dit-on, quel inconvénient y a-t-il qu'ils entendent parler de la passion de l'amour ? Il faut bien qu'ils la connaissent tôt ou tard... C'est ce que je suis très-éloigné de croire : on doit toujours ignorer le libertinage. D'ailleurs, quand cette passion serait traitée avec plus de réserve sur le Théâtre, il n'y aurait pas moins d'inconvénient, et, si j'ose le dire, moins de cruauté, à leur donner sur une matière si délicate, des leçons prématurées et infiniment dangereuses, et à leur faire courir le risque de perdre leur innocence, avant même qu'ils sachent quel en est le prix, et combien cette perte est affreuse et irréparable. Mais les parents s'intéresseront-ils à leur conserver cette vertu, s'ils n'en connaissent pas eux-mêmes l'excellence ! Néanmoins, ils se livrent ensuite au désespoir, quand leurs enfants donnent dans des désordres préjudiciables à "leur fortune."

C'est ainsi qu'a pensé et écrit un Comédien célèbre, d'après la plus longue expérience. Quel témoignage et quelle leçon !

Comment les Ramoneurs deviennent Millionnaires, Sans oublier leur première position.

Un homme, de simple *petit ramoneur*, était devenu, par son énergie, *millionnaire* et l'un des premiers banquiers de Paris. M. André, c'est le nom que nous lui donnerons dans ce récit, ayant été choisi pour époux par la fille d'un grand personnage, voulut signaler son mariage par un délicieux épisode, digne d'être re-

cueilli par notre publication. Il fit amener chez lui une *cinquantaine de petits Savoyards*, occupés sur les toits à ramoner les cheminées de la capitale, et dans les rues à lever la neige ou les boues qui contrariaient la circulation des passants. Après les avoir fait nettoyer de la tête aux pieds et complètement habiller de neuf, il les plaça autour d'une table splendidement servie, dans une salle attenante à celle où se dressait le festin des noces. L'heure du festin venue, les convives étant à leur poste, M. André fait signe d'ouvrir à deux battants la porte du salon où les *cinquante petits Savoyards* étaient joyeusement assemblés. Le salon s'ouvre : ébahissement général sur le visage de tous les invités, excepté sur celui de M. André et de son épouse qui échangèrent un sourire d'intelligence. "Mes amis, dit alors M. André à ses riches convives, pardonnez-moi cette fantaisie : me trouvant aujourd'hui le plus heureux des hommes, j'ai voulu faire partager mon bonheur aux plus malheureux."

Cette noble explication fut applaudie par tous ; mais on soupçonna qu'elle ne soulevait qu'un coin du voile, et en attendant le dénouement de la scène, *petits et grands convives* dînèrent à qui mieux mieux. Les *petits* surtout se dédommagèrent, *en une heure*, de tous les jours de jeûne qui avaient déjà marqué leur courte vie. Les viandes succulantes, la volaille, les mets exquis, les fruits les plus excellents, et même une bonne boisson, trouvèrent à qui parler. Surveillés, toutefois, par les serviteurs, *pas un* n'abusa de l'abondance, et tous nagaient dans la joie, quand M. André se leva au milieu du plus profond silence.

—Eh bien, mes enfants, demanda-t-il *aux ramoneurs*, ai-je atteint mon but ? Êtes-vous heureux ? Les enfants répondirent par des trépignements et des cris de joie qui ne pouvaient laisser aucun doute.

—Nous nous sommes amusés pour toute notre vie ! s'écria un des plus grands, qui ne croyait pas dire une chose aussi triste.

—Non, pas pour toute votre vie, reprit le banquier ; car vous pouvez être aussi heureux par vous-mêmes, et faire à votre tour le bonheur des autres, *si le bonheur est dans la richesse*. Je vais vous le prouver en vous racontant une histoire qui vous apprendra *comment les ramoneurs deviennent millionnaires*.

A ce mot électrique, les cent petites oreilles se dressèrent comme celles des jeunes chevaux prêts à courir au combat.

—Oui, mes amis, poursuivit M. André, il ne tient qu'à vous d'avoir une grande maison, de beaux salons, d'élégantes voitures, et de dîner, chaque jour, comme vous venez de le faire. Ecoutez l'histoire d'un *Savoyard* que j'ai connu *plus misérable* que vous tous. Cette leçon vaut bien un gala de noces.

C'était donc un *petit ramoneur* de votre âge. On le nommait *Sans-feu-ni-lieu*, parce qu'il n'avait plus ni père, ni mère, ni asile. Les gens de son *village* lui donnèrent une *raquette* et des *genouillères*, une *cage* et un *épervier*, lui mirent un *pain* sous le bras, un